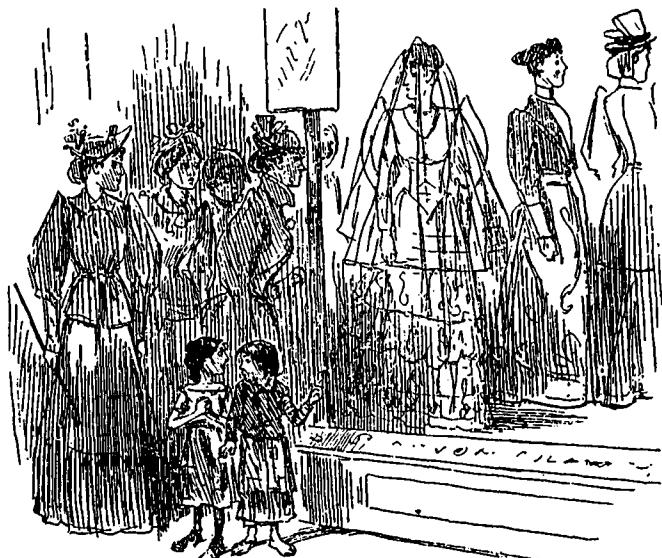


## TROP FORTE



*Louisette.* — Lequel aimerais-tu mieux, Marguerite, mourir et être un ange avec une harpe ou bien qu'on te donne cette belle robe-là ?

*Marguerite.* — Oh, ne parle pas comme ça, Louise, la tentation est vraiment trop forte.

— Ce n'est pas une plaisanterie : c'est un truc pour empêcher mon ordonnance de boire mes liqueurs, dit Panardin.

— Ce n'est pas bête, cela !

— Et d'une simplicité...

— Tous mes compliments pour ton imagination.

Cornemol n'avait pas perdu un mot de la conversation. Dès que son patron eut reconduit le visiteur, il entra dans le salon et battit un entre-chat.

— Chouette ! s'écria-t-il, ce n'est pas de la poison ; faut-il que je sois cruche, tout de même !

Il se versa un verre de "Poison foudroyant."

— Ça, c'est bon, dit-il, c'est de la bonne poison !

Il prit une autre bouteille : "Eau de vitriol, poison violent."

Il remplit de nouveau son verre.

— C'est du rhum, dit-il bono !

Il attaqua ensuite les médicaments pour l'usage interne. L'un de ces flacons renfermait de la chartreuse, un autre de la fine champagne.

— Je me droguerai tous les jours, dit Cornemol.

Un après-midi, Panardin en prenait un verre de kummel, s'aperçut que la liqueur était troublee.

— Hum ! dit-il, si je ne me trompe, mon gredin d'ordonnance barbote dans mes liquides ; non seulement il boit mon kummel, mais il ajoute de l'eau pour que je ne m'en aperçoive pas. Attends, mon gillard, rira bien qui rira le dernier.

Il se rendit à la pharmacie, y prit quelques grammes de poudre blanche qu'il fit dissoudre dans de l'eau bouillante ; il versa ensuite la solution dans le flacon de kummel.

Le matin, il annonça à son ordonnance qu'il partait en permission et qu'il ne rentrerait que le lendemain.

— Et surtout, recommanda-t-il en partant, ne touchez pas aux poisons.

— Mon lieutenant peut être tranquille, dit Cornemol, le poison et moi nous ne sommes pas camarades.

En rentrant au quartier, Cornemol qui n'était pas égoïste, invita les maréchaux Pincemar et Brûlesole à venir prendre un verre chez son patron.

— Ayez pas peur, leur dit-il, c'est moi qui régale.

Les trois lascars se rendirent chez le vétérinaire ; Cornemol raconta l'histoire des poisons. Tous trois se tordirent.

Cornemol prit le flacon de kummel et remplit trois verres.

— A la santé du patron, dit-il.

Les deux maréchaux trinquèrent avec enthousiasme.

— Une resucée ? interrogea Cornemol.

— Tout de même, dit Brûlesole.

— Ce n'est pas de refus, ajouta Pincemar.

Les trois compères vidèrent de nouveau leurs verres.

— Une reresucée ? dit Cornemol.

Tout à coup, Pincemar se troubla ; il pâlit.

— Cela ne va pas, dit-il.

— Ni moi, ni Brûlesole, j'ai mal au cœur.

— Nous sommes empoisonnés ! s'écria Cornemol, qui, pris d'une nausée subite, se mit à courir.

À ce moment, Panardin apparut.

— Qu'est-ce que je vois ! s'écria-t-il ; vous avez goûté au contenu de ces flacons ! Malheureux ! vous êtes perdus ! C'est de l'arsenic !

— Oh ! ma mère ! gémit Cornemol.

Les deux maréchaux, livides, terrifiés, poussaient des cris plaintifs.

— Je cours chercher un médecin, reprit Panardin. Pourvu qu'il arrive à temps ! ajouta-t-il en levant les bras au ciel.

Dès qu'il fut parti, les deux maréchaux accablèrent Cornemol de reproches, l'accusant de leur mort. Cornemol n'entendait plus rien.

Le vétérinaire revint, non pas avec un médecin, mais suivi de tous les maréchaux du régiment.

— Voyez, dit-il, où conduisent l'intempérance et l'indécatesse : voilà des malheureux qui se sont empoisonnés pour avoir bu mes liqueurs. Allons, rassurez-vous, ajouta-t-il en s'adressant aux trois malades, ce que vous avez bu c'est de l'émétique. J'espère que la leçon vous servira. Et les trois complices, poursuivis par les quolibets de leurs camarades, regagnèrent piteusement le quartier.

— Je vous l'avais dit, répétait le vieux Brochoir, ne vous frottez pas aux vétérinaires, c'est malin comme des pies.

EUGÈNE FOURRIER.

## AMOUR PATERNEL

*La fille.* — N'e sois pas fâché, mon cher papa, si Victor veut m'épouser et m'enmener avec lui.

*Le père.* — Fâché ! moi ! Jamais ! mais qu'il te rende heureuse au moins, et que jamais tu ne soit réduite à revenir chez ton père. Ah ! c'est que je ne lui pardonnerai jamais ça.

## PEUT ÊTRE CELA

*Rouleau.* — J'ignorais complètement que vous eussiez quelqu'un de mort chez vous.

*Bouleau.* — Quelqu'un de mort chez nous ? mais vous faites erreur, tout le monde se porte bien.

*Rouleau.* — C'est que je me suis aperçu, ce matin, que madame votre sœur était en demi-deuil !

*Bouleau.* — Ma sœur, en demi-deuil ?..... à moins que ça ne soit pour son mari qui est à moitié mort de la dyspepsie.

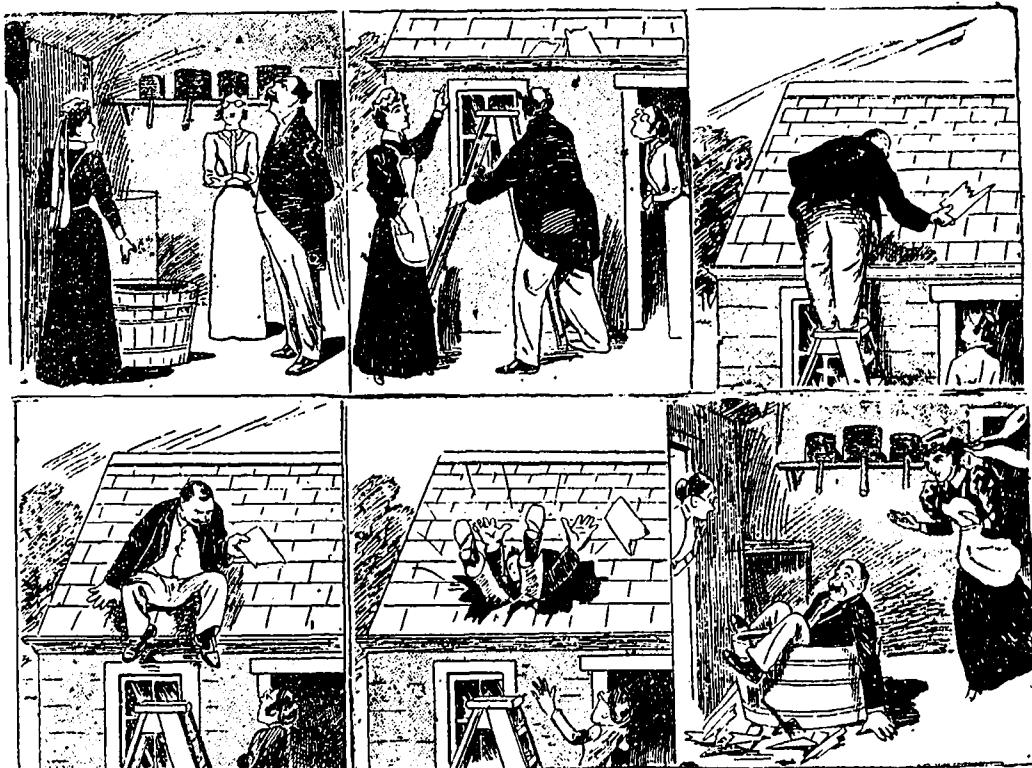
## LE RÉSULTAT

*Le professeur.* — Voyons, Tommy, c'est pourtant bien simple, la soustraction. Si ton petit frère avait 9 bâtons de sucre et que tu lui en ôte 7, quel serait le résultat ?

*Tommy.* — Ça le ferait crier dur, monsieur.

L'assertion qu'un jour viendra où l'homme sera un animal sans cheveux, est méprisée par les hommes de sciences. Le Rénovateur des cheveux, de Hall, accomplit des merveilles en empêchant la calvitie.

## LA DERNIÈRE DE BOIREAU



I. Hier, jour de lavage à la maison, mon ami Boireau s'aperçut, avec une douleur bien légitime, que ton toit faisait eau et... II ... prenant un escabeau, il crut constater qu'il manquait deux ardoises au bord du chevron. III Une vérification plus complète lui fit voir qu'il avait justement pronostiqué et qu'il fallait faire venir le plombier. IV "Vois-tu, disait-il à madame Boireau, ça va me coûter aussi cher pour deux ardoises que si le trou était plus grand, car ces couvreurs..." V "...(à ce moment, Boireau disparaît à travers la toiture et, fort heureusement, amortit sa chute dans la cuve.) VI "Oui, disait-il philosophiquement à son épouse et à la servante accourues à son secours, ça ne coutera pas plus cher, mais je t'assure que je n'ai pas fait exprès de l'agrandir de cette façon là."